

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Direction, Fahrenheit, Centigrade. Includes data for Washington, D. C., and local Louisiana temperatures.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 1er août.—Indications pour la Louisiane.—Temps — couvert augmentant et pluies locales jeudi; généralement beau vendredi; vents légers du nord à est.

SOUSCRIPTION.

Rappelons à nos lecteurs qu'une liste de souscription est ouverte à l'Abelle en faveur des veuves et des orphelins des officiers de police tués ces jours derniers en remplissant leur devoir. Nous publierons dimanche prochain les noms de toutes les personnes qui auront tenu à s'associer à cette œuvre méritoire, en nous apportant leurs contributions.

L'ANARCHISME.

La question de l'anarchisme et de l'assassinat politique vient de prendre un caractère nouveau et des proportions inconnues jusqu'ici; elle menace de devenir une affaire internationale, affectant autant les républiques que les monarchies. Nous avons, tous tant que nous sommes, été élevés avec cette idée que toutes les révolutions comme tous les attentats politiques tiraient leur origine de l'immuabilité, de la perpétuité du pouvoir dans un seul homme ou dans une seule famille.

Un régime était détestable, une dynastie faisait le malheur d'un pays, mais comment s'en débarrasser par des moyens légaux, puisqu'ils étaient inviolables et immuables? Il ne restait aux peuples d'autre ressource que la révolution ou l'attentat. C'est bien là la théorie dont on a nourri notre enfance.

Et bien nous en avons au jourd'hui des républiques; nous en avons même un plus grand nombre que de monarchies et d'empires et, parmi elles, nous pourrions en citer deux qui ne ne le cèdent en rien à aucune des autres nations, sous le triple rapport de la richesse, du nombre et de la force armée.

En sommes-nous plus à l'abri qu'au paravant des révolutions, des attentats? Non certes. On se révolte, on assassine autant, sinon plus de chefs d'Etat en république qu'en monarchie, témoins Carnot, en France, Lincoln et Garfield, aux Etats Unis, qui sont un triste pendant au czar Alexandre II et au roi Humbert. Et ce qu'il y a de plus navrant à constater, c'est que tous les deux étaient des monarches réformateurs, Alexandre II, surtout, qui a été l'auteur de la plus heureuse émancipation des temps modernes.

On le voit, ce n'est plus la question de monarchie ou d'empire qui est en jeu, mais celle du pouvoir politique, du gouvernement qu'elles qu'en soient l'origine, la forme ou la puissance.

A l'heure qu'il est, il ne peut plus y avoir de méprise sur ce sujet; il ne peut plus y avoir de malentendu entre les monarchies

et les républiques, entre les présidents et les rois.

C'est le même ennemi qu'ils ont à combattre, la même cause qu'ils ont à défendre. Nos écrivains, nos journalistes s'évertuent à prouver que l'assassinat politique est non seulement odieux et infâme, mais aussi et surtout absurde. Ils n'apprennent rien au public en parlant ainsi. Ils n'apprennent rien surtout aux anarchistes qui n'en continuent pas moins leur œuvre qui est la désorganisation de la société.

C'est la précision qu'il faut frapper le grand coup pour en finir avec cette secte abominable. Il ne reste qu'un moyen aux gouvernements et aux peuples pour se sauver de la destruction, c'est de former une coalition pour combattre l'ennemi commun, l'anarchisme; mais voudront-ils bien s'entendre, comme le devoir leur ordonne? Nous en doutons fort. Ce qui se passe en ce moment en Chine ne nous prouve que trop clairement que les gouvernements, même les plus conservateurs, sont aveuglés sur leurs véritables intérêts et que l'égoïsme le plus étroit les égare.

LES AFFAIRES DE CHINE

Rien de nouveau. On ne peut qualifier de nouveau la fidélité des Chinois au jeu cruel d'affirmations et de démentis, qu'ils croient sans doute habile et qui doit viser un but défini. Aujourd'hui Cheng, le directeur des télégraphes et des chemins de fer, s'efforce de répandre un peu d'incertitude sur les tristes nouvelles du gouverneur du Chan-Toung. Il jongle avec les dates — ainsi que lui facilite la différence des calendriers — pour équivoquer sur la réalité du drame sanglant dont Pékin n'a que trop sûrement été le théâtre.

Ce manège, tout à fait déplacé en une heure aussi tragique, ne trompe, du reste, personne. Gouvernement, presse, nations, ont renoncé aux illusions longtemps entretenues par cette piété superstitieuse qui croit mettre obstacle au malheur en le niant obstinément et qui craindrait de ratifier un grand crime et d'en prendre sa part de responsabilité en y ajoutant une foi trop prompte. Force a été de se rendre à des témoignages et à des indices dont l'ensemble concordant forme un corps de preuves irrésistibles.

Le sous-secrétaire d'Etat au Foreign office, M. Brodrick, a dû faire à la Chambre des communes l'aveu officiel de l'effroyable attentat contre la civilisation et l'humanité.

Le Times, qui avait retardé de jour en jour l'insertion de ses notices nécrologiques dans le vain espoir qu'elles deviendraient inutiles par un miracle, a publié les oraisons funèbres de sir Claude Macdonald, soldat et diplomate, de sir Robert Hart, l'homme qui connaissait le mieux la Chine, quarante-sept ans à son service, trente-sept ans inspecteur général, quinze ans directeur général de ses douanes maritimes impériales qu'il avait fondées et dont les revenus, gérés avec une habileté et une probité occidentales, sauvèrent le

Fils du Ciel de la banqueroute après la guerre japonaise — de ce docteur Morrison, le correspondant du grand journal à Pékin, un merveilleux chercheur d'inconnu, un aventurier de la grande marque qui s'était révélé

un publiciste de premier ordre, l'homme qui a vu de si près, sous tant de climats, dans des conditions si diverses, la mort sous toutes ses formes, que l'on ne peut renoncer à l'espérance peut-être chimérique de le voir réparer, pour peu qu'un seul des assiégés du compound britannique ait pu échapper aux assassins de Tuan.

Donc, de l'aveu des conseillers les plus dignes de foi, c'en est fait. Il n'y a plus lieu de torturer, sous le prétexte de les consoler et de les rassurer, les amis des victimes de ces Vèpres chinoises par de fausses et illusives hypothèses auxquelles on ne peut croire sérieusement.

La rapidité et l'universalité du mouvement qui a déjà eu de si cruelles conséquences et qui menace de s'étendre à toute la Chine, rappelle d'une façon saisissante l'explosion de cette fameuse révolte des Cipayes qui mit en 1857 l'empire britannique aux Indes à deux doigts de sa perte, qui exerça de si atroces et de si imprévues barbaries sur les femmes et les enfants des Européens et qui donna lieu à de si héroïques faits d'armes à Lucknow, à Cawnpore et ailleurs.

Cette formidable conspiration qui englobait tout un peuple de trois cents millions d'âmes et qui visait à la destruction de l'autorité d'une race dominatrice, éclata sans que les administrateurs les plus expérimentés, les hommes vieilliss au contact et dans l'étude des indigènes eussent su interpréter les signes avant-coureurs et mettre le gouvernement sur ses gardes.

Ainsi en a-t-il été en Chine. Ce sera la surprise des générations futures qu'un homme comme Sir Robert Hart, tellement initié aux mœurs et aux façons de penser des Chinois qu'il les avait laissés déteindre sur lui et qu'il pouvait passer pour à moitié asiatique, le plus en mesure par son poste même de recueillir les moindres bruits de massacre, les plus légers symptômes de haine agissante, se soit endormi jusqu'au bout dans un optimisme funeste.

Il ne fut que trop imité en cela par certains des représentants de l'Europe. On ne sait comment expliquer que Sir Claude Macdonald, après cinq ans de séjour à Pékin, le baron de Ketteler après un long noviciat comme interprète, aient pu se bercer d'illusions, se payer de mots, faire confiance à l'impératrice douairière et s'obstiner à ne vouloir voir dans la levée de boucliers des Boxeurs qu'un fait d'ordre intérieur, une rébellion contre la

régente.

Tout au contraire, le ministre de France, cet infortuné Pichon, qui n'avait emporté avec lui, même après avoir traversé la politique et ses violents conflits, que de fidèles amitiés et la bienveillance de tous, avait eu l'intuition de ce qui se préparait et n'avait point caché ses alarmes. Les lettres que la presse de Berlin publia sous la signature d'un professeur allemand à l'université de Pékin constituent le plus bel hommage à la clairvoyance de notre ministre.

Il trouva au quai d'Orsay un chef attentif, vigilant, persuadé de la nécessité de prévenir des troubles en Extrême-Orient et qui se fit un devoir de communiquer aux autres cabinets ses appréhensions et de les inciter à une action commune avant qu'il fût trop tard. Il n'est que juste de rappeler que, si Pichon eut le mérite de voir clair et de parler net, M. Delcassé, de son côté, partagea les pressentiments de son agent et s'efforça de mettre l'Europe sur ses gardes.

On sait ce qui fit prévaloir des vues de temporisation. L'Angle-

terre, absorbée par la guerre néfaste qui paralysa une grande partie de ses forces, ne souhaitait qu'une chose; gagner du temps en Extrême-Orient. A Berlin comme à Saint-Petersbourg on fut distrait, on s'en alla à des rapports trop optimistes.

La Russie n'a renoncé qu'à son corps défendant et devant l'extension de la terreur nationaliste chinoise à la Mandchourie, à l'attitude d'isolement, de quasi neutralité entre la Chine et l'Occident qu'un communiqué retentissant à la *Politische Correspondenz* de Vienne exposait l'autre jour et que le *Norvici Vremya* défend avec une remarquable vivacité.

Pour l'instant, il a fallu renoncer à la chimérique prétention d'une sympathie spéciale entre la Chine et la Russie et à la fallacieuse idée de faire bande à part et de tenter l'établissement à Pékin — comme à Constantinople — d'une sorte de tutelle qui intéresse la puissance protectrice au maintien de l'intégrité territoriale, sinon de l'indépendance, de sa pupille.

L'heure n'est plus à ces subtilités diplomatiques. Elle est à l'action collective, à une intervention qui doit être prompte, unanime, efficace, et qui doit par dessus tout se mettre en garde contre les conseils odieux de représailles barbares, et contre tout ce qui porterait atteinte à l'autorité morale de la civilisation, sa vraie force et son titre unique.

Mme DOCHE.

La mort de Mme Eugénie Doche a réveillé tout un essaim de souvenirs sur la brillante créatrice de la *Dame aux Camélias*.

Mais on a oublié de rappeler le pieux pèlerinage que l'artiste faisait tous les ans, au cimetière Montmartre, sur la tombe de Marie Duplessis, qui servit de type à Alexandre Dumas pour l'héroïne de sa pièce.

Mme Doche ne manquait jamais — et cela depuis fort longtemps — d'aller fleurir aux approches de la Toussaint, la modeste tombe de Marie Duplessis. Quand elle ne pouvait pas accomplir elle-même cette touchante formalité sentimentale, Mme Doche s'en remettait aux soins de quelques-uns de ses amis. Mais, si la tombe de la *Dame aux Camélias* ne fut pas laissée dans un triste abandon, c'est à Mme Doche qu'on le doit.

Qui donc ira, maintenant, fleurir le marbre de Marguerite Gautier?

L'EXPEDITION ANDREE.

On télégraphie de Copenhague qu'on a reçu d'Oslo (Islande), par Leith, la dépêche suivante, expédiée le 11 juillet: «Une bonée en liège, non endommagée, portant cette inscription: *Expédition Andree, 1896, numéro 3*, a été trouvée en mer sans couvercle et vide, le 7 juillet, près de Lopstad, à 63° 42' de latitude nord, 20° 43' de longitude ouest. Le bateau à vapeur danois la *Botnia* a transporté cette bonée à Copenhague, où elle a été remise à l'Institut météorologique.»

N'avez pas votre vie en fumant et en chiquant du tabac.

Pour abandonner facilement et pour toujours l'usage du tabac, avoir du succès, être plein de vie, nerveux et vigoureux, prenez le Dr. Williams' Pink Pills qui rendent les hommes sains. Chaque boîte contient 50 cts ou \$1. Cure garantie. Brochure et échantillon gratuits. Adresse: Sterling Remedy Co., Chicago ou New York.

M. NEMOURS BIENVENU.

Notre conseil Municipal vient d'élire trois nouveaux membres dans la Direction des Ecoles publiques pour remplacer les directeurs dont le mandat expirait le même jour. Certes, le conseil a été heureux dans ses choix, car les trois nouveaux membres sont favorablement connus; mais nous ne pouvons nous empêcher de condamner cette façon de faire les choses où la politique n'est pas étrangère.

Notre Bureau des Ecoles publiques est excellentement composé; il compte dans son sein des hommes qu'entoure la considération publique et qui n'ont pas seulement l'honorabilité, mais la compétence voulue pour maintenir nos écoles au niveau le plus élevé.

Le Bureau perd les services d'un homme qui dès le premier jour qu'il en fit partie, fut un mandataire modèle, travailla avec zèle, avec ardeur et se gagna une légitime popularité, M. Nemours Bienvenu.

Pendant les nombreuses années que M. Bienvenu a servi au Bureau, les intérêts de son district ont été parfaitement défendus. Sur toutes questions, M. Bienvenu a été d'une invariable correction. Bien qu'il les fissent honorifiques, M. Bienvenu a exercé ses fonctions aussi consciencieusement que possible, laissant souvent ses intérêts personnels en souffrance. On ne laisse pas rentrer dans la vie privée de tels hommes sans leur envoyer des remerciements qu'ils ont si bien mérités.

Un Précédent.

L'assassinat des ministres d'Europe à Pékin a un précédent dans l'histoire des Français: il y a presque tout juste un siècle, en 1799, à Rastadt, trois ministres de France furent massacrés par la population autrichienne en révolte contre ces étrangers.

Les trois ministres, Bonnier, Jean Debry et Bergerot, chargés de négocier la paix avec l'Autriche, sentaient autour d'eux des hostilités menaçantes. Quand on leur remit leurs passeports pour rentrer en France, ils réclamèrent une escorte, qu'on ne crut pas devoir leur donner.

Il n'était pas à une heure des portes de Rastadt qu'ils furent assaillis par une foule armée. Bonnier et Bergerot furent tués sur-le-champ. Debry put s'enfuir et trouver asile chez le ministre du roi de Prusse.

Quand on apprit à Paris cet attentat, les drapeaux furent cravatés de crêpe et mis en berne. On célébra une «fête funèbre» au Champ de Mars; le conseil des Cinq-Cents suspendit ses séances en signe de deuil.

Notes Curieuses.

Sans doute il n'est pas trop tard pour parler encore de lui. A propos du centenaire de Desaix, on a retrouvé, dans le carnet de la *Sabretache* de janvier 1899, de très diverses notes inédites du vainqueur de Marengo, entre autres celle-ci:

«A la fermeture du Panthéon, où dix mille Jacobins s'assemblaient, Bonaparte connaissait les seize principaux orateurs qui, dans toutes les assemblées, prenaient fortement part. Il les faisait venir, leur disait ce qu'il pouvait se dire de raisonnable pour les engager à ne pas faire de rassemblement, mais comme il ne pouvait pas leur faire entendre raison, il leur dit:

«— Tu entends, Sarah! Il veut avec leurs vilains chevaux mal équilibrés, mettre tes fines jambes à l'épreuve.»

Se retournant de nouveau, mais sur sa selle, toujours galopant, le duc enleva sa cape, l'agita, avec un défi, vers les deux frères.

Le même défi lui répondit. «C'est bien cela... une course-poursuite... Bon... Mais pourquoi? Dans quel but?...»

Peu lui importait. Il avait la fièvre. Tant de haine tenace finissait par faire naître en lui un peu de haine.

«A Dieu vat! Hop! Sarah! hop!» Sarah se détendit et partit à fond de train.

Il la modéra, lui parlant; elle obéissait à la parole.

«Doucement, Sarah! Doucement, ma belle...» Elle ralentit. Il devait la ménager. La course pouvait être longue.

N'avaient-ils pas dit, les deux frères: «Prenez votre meilleur cheval, celui auquel, en cas de danger de mort, vous aimerez à confier votre vie, et en qui vous verriez votre suprême ressource.»

Le Tertre est près de la ferme du pré Savary. Il n'y avait là d'autre route qu'un chemin vicinal qui aboutissait à la route de Saint-Mars.

Le chemin était en mauvais état; tout les charrois de l'hiver

AMUSEMENTS.

FESTIVAL DE ST-JOSEPH

C'est définitivement le 5 et le 6 et le 7 août qu'a lieu le grand festival de St-Joseph pour lequel on a fait tant de frais en ville et qui sera très probablement la fête la plus brillante de la saison. Les dons affluent plus que jamais, et le résultat sera plus grand qu'on ne l'espérait.

Voici les noms des personnes qui vont diriger le cirque et la parade: MM. le Dr J. Moore-Soniat, directeur; E. C. Stoddard, chargé spécialement de la parade.

Leurs assistants sont MM. le prof. A. R. Stewart, directeur des exercices acrobatiques; C. Huff, régisseur; R. Pitkin, ringmaster; Ventzler, clown et Joe Holzental, commandant de place.

Le comité du terrain est extrêmement nombreux et très habilement choisi. Nous en dirons autant du comité des amusements et de la musique, où nous voyons briller le nom de M. Weimfater, qui est en même temps président du Comité de la Presse.

Les différentes salles seront sous la direction des dames suivantes: Restaurant, Miss L. Robbin; Rose Garden, Miss Henrietta Gordon; Floral Garden, Miss E. Scheurman.

On peut affirmer que la foule se portera à cette triple fête qui est placée sous la direction des citoyens intelligents et des dames de meilleures familles de la ville.

WEST END.

A mesure que se succèdent, au West End, les exercices du bicyclette Palfrey, sa popularité augmente et les applaudissements du public redoublent. Ce diable d'homme a le don d'étonner, d'émerveiller son public. Il lui donne la chair de poule. Certes les concerts sont excellents et valent à eux seuls d'attirer le public, mais, cette fois, c'est Palfrey qui les bat. Palfrey est le héros du jour. Allez voir Palfrey.

PARC ATHLETIQUE.

Une fois lancé dans le répertoire des grands opéras-bouffes et dans les plus célèbres opérettes, le Parc Athlétique ne peut plus reculer. Il est obligé de nous donner les meilleures productions de ce genre, que nous connaissons après M. Miké, après les *Princesse Trébronde*, *Martha*, plus qu'un opéra comique ordinaire, exécuté dans toutes les langues. Voilà en vérité, une direction qui mérite bien le succès qu'elle obtient.

Le soldat anglais.

On prétend que le soldat anglais porte des vêtements si serrés que ses organes intérieurs ne peuvent se développer. Pas quand il est en marche sa posture est comprime par le poids de ses habits, de ses canots, de ses munitions, de son équipement. Il est obligé de porter un grand organe qui souffre d'un surcroît de charge qu'on ne peut pas constater. L'indigestion, les diarrhées, le dyspepsie, la nervosité et l'insomnie, les fontis, sont qui sont adonnés à ces deux parties de temps à autre, et les tristesses.

L'abbé de Villiers, en 1699, parlant de ces contes, dit qu'ils sont d'un fils d'un académicien, mais que le père y a mis la main. M. Marty-Laveaux croit que Perrault, dirigeant l'éducation de son fils, lui donna, en guise de sujets de narration, des contes de nourrice, alors fort à la mode; l'enfant traita ces sujets d'étude dans un style si simple et si charmant à la fois que son père en fut frappé. Il retoucha l'œuvre de son fils, la mit au goût du jour, tout en lui laissant la naïveté de certaines phrases entantines qui ont fait, au reste, tout leur succès.

Donc, selon M. Marty-Laveaux, le *Petit Poucet*, *Riquet à la Houppe*, *Barbe Bleue*, *Cendrillon* sont, non de Perrault, mais de son fils, qui mourut en 1700, trois ans après la publication de ces contes.

Boireau veut marier son fils, mais celui-ci ne paraît nullement enchanté de la proposition.

— Enfin, dit Boireau pour le convaincre, qu'as-tu à craindre du mariage, ce n'est pas la mer à boire, va!

Boireau fils, pitoyablement: «Non, mais le plus souvent c'est la belle-mère à avaler!»

Sur la plage. — Pas mal, n'est-ce pas, la petite Mme de K...? — Pas mal, en effet... Elle a ce qu'on appelle la beauté du diable.

«Je me suis laissé dire, en effet, que son ménage est un enfer!»

L'eau d'Arbita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

«L'eau d'Arbita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.»

«L'eau d'Arbita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.»

«L'eau d'Arbita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.»

«L'eau d'Arbita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.»

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary

PREMIERE PARTIE

Use Haine d'un Siècle

chasse était passée une heure auparavant, avec seulement de Jurvie, de Coutais, les pigeons.

Elle suivait le déduit prévu par Girodias et se dirigeait vers la Tenu, que le sanglier traverserait.

Le duc remonta en selle. Il ne devait pas être très éloigné du tertre.

En effet, au bout d'une demi-heure, il y parvint. Il y grimpa. Et là, il regarda sa montre.

Deux heures moins un quart. — Je suis en avance... Ils ne tarderont pas à arriver.

Le tertre était très élevé, et comme le pays était plat aux alentours, la vue qu'on avait de là était superbe, mais superbe de tristesse, avec cet immense lincoln que la neige étendait partout.

C'était la plaine de la vallée de Chaumes, traversée par le Falleron et bordée par la forêt. A loin, ce paysage finissait au lac de Grandlieu, pareil à un bras de mer oublié là, dans ce pays, après quelque convulsion souterraine.

soirs au fond du lac du Paladru. Légendes qui nous reportent aux premiers âges, aux temps où les hommes vivaient, bûcherons sur les lacs, où ils trouvaient plus facilement à se nourrir et à se défendre.

Ce lac de Grandlieu, autour duquel va se jouer le drame qui commence, est une petite mer inférieure. Il ne compte pas moins de 3,395 hectares de superficie. Du nord au sud, il a huit kilomètres, et six kilomètres de l'est à l'ouest. C'est le déversoir des petites rivières de l'Ognon, de la Tenu, de la Bologne, et l'Achenau la mer en communication avec la Loire. C'est par l'Achenau que viennent les bateaux de la Loire à destination du lac et de Saint-Philbert. Et sur la rive méridionale, un vaste, profond, interminable désert de roseaux poussés dans la tourbe; immobiles, raidis, jannis par l'hiver. Ils ont l'air, ces roseaux qui cachent les fondrières implacables où s'engloutissent les vilaines lacustres, d'une forêt de bâtons symétriquement plantés. La côte septentrionale, seule, est de sable.

D'en haut du tertre, Horace regardait le lac, dont la surface polie, qu'aucune vague n'agitait en ce moment, ressemblait à une glace énorme, se perdant au loin, vers le nord.

Il examinait le terrain où, sans doute, dans un but qu'il ne s'expliquait pas encore, allait

avoir lieu sa rencontre avec les Girodias.

Ne lui avaient-ils pas demandé s'il connaissait le pays? — Là-bas, c'est Grandlieu avec son port où viennent s'amarrer les chalands chargés de chanx, venant les us de Châlons, les autres de Monjean, par le canal de Buzay. Vers la côte de Coutais, le pays devient plus vallonné, et sur tous les monticules des moulins à vent se reposent, attendant un peu de brise. Voici Saint-Mars, dont l'église pointe au-dessus des arbres; voici Saint-Léger et Port-Saint-Père, et vers Sainte-Lucienne voici l'immense désert des marais dangereux, des joncs perdus, des tourbières mortelles. Par-ci, par-là, quand la côte le permet, quand travaux ont été possibles et ont permis les approches du lac, des petits villages aux maisons basses, aux toits rouges, avec une grève et des bateaux de pêche, volées repliées. Horace consulta sa montre.

— Deux heures! Et il jeta un regard autour lui. Sur la route, à cent mètres de lui, en arrière, deux cavaliers étaient arrêtés et le considéraient. C'étaient Pierre et Gaston. — Enfin, murmura le duc, je vais commencer à comprendre... Il leur fit signe qu'il les apercevait.

Il répondirent en sautant, mais non bougèrent pas, bien que le duc les attendit en haut du Tertre.

«— Que désirent-ils donc? Que j'aile à leur rendre?»

Il tourna bride et s'engagea sur la descente, du côté des Girodias.

Immédiatement ils tournèrent bride, comme Horace, et, comme Horace, s'éloignèrent au pas.

«— Eh bien, ils ne m'ont pas vu? Il mit Sarah au trot. Ils entendirent et comme si quelque fil électrique correspondait de leur monture à la jument de Villefort, leurs chevaux prirent le trot.

Horace s'arrêta. Ils s'arrêtaient. Villefort était très intrigué. — Je suppose qu'ils n'ont pas envie de se mouquer de moi? Et il fronga le sourcil. L'impatience, à ce oler le gagnant. Il tourna bride une seconde fois, revint sur ses pas, vers le Tertre.

Pierre et Gaston l'imitèrent, calquant leurs mouvements sur les mouvements du jeune homme. Il trotta. Leurs chevaux prirent le trot... Il galopa... Leurs chevaux s'allongèrent et prirent le galop, réglant leur allure sur l'allure de la bonne jument.

Alors seulement Horace commença à comprendre. — Dieu me pardonne! c'est une course-poursuite qu'il me propose!

Et, faisant sa monture, qui

Contre la morphine.

Depuis ces dernières années, le morphinisme a fait de tels progrès, de l'autre côté du Rhin, que beaucoup de médecins allemands se sont mis à rechercher un spécifique qui, non seulement détruirait les effets du poison, mais encore inspirât aux malades le dégoût de la morphine. Ce spécifique serait enfin découvert, si nous en croyons une importante revue médicale publiée à Berlin, laquelle rend compte des étonnantes résultats obtenus par le docteur Otto Emmerich, de Baden-Baden, qui aurait guéri déjà d'une façon complète et définitive plus de cinquante morphinomanes invétérés, dont quarante-deux femmes de vingt-quatre à trente-huit ans.

Après de longues recherches, le docteur Emmerich a fini par trouver une huile végétale extrêmement acide, qu'il obtient par distillation et dont il suffit de prendre deux ou trois gouttes avant chaque repas. Le traitement dure de quatre à six semaines, suivant le cas. Au bout d'un mois au maximum, le dégoût de la morphine est tel que la simple odeur de cet alcaloïde provoque souvent chez les malades de violentes nausées.

LES CONTES DE PERRAULT.

Les contes de Perrault sont-ils de Perrault? Telle est la question que se posa jadis M. Marty-Laveaux, bibliothécaire de l'Institut, mort voici quelques mois.

Dans les papiers posthumes de M. Marty-Laveaux, on a trouvé toute une étude dans laquelle cette question intéressante est élucidée.

M. Marty-Laveaux a tout d'abord constaté que l'édition princeps des *Contes ou Histoires du temps passé* ne porte pas de nom d'auteur; la préface en est signée par Pierre Darnacour, fils de Charles Perrault; le privilège accordé par le roi est au nom de Darnacour, qui l'a cédé au libraire Barbier. Cette édition parut en 1697, à Paris, chez Claude Barbier.

Deux ans après, en Hollande, parut une contrefaçon de ce livre, ainsi signée: *Par le fils de M. Perrault, de l'Académie française*.

L'abbé de Villiers, en 1699, parlant de ces contes, dit qu'ils sont d'un fils d'un académicien, mais que le père y a mis la main. M. Marty-Laveaux croit que Perrault, dirigeant l'éducation de son fils, lui donna, en guise de sujets de narration, des contes de nourrice, alors fort à la mode; l'enfant traita ces sujets d'étude dans un style si simple et si charmant à la fois que son père en fut frappé. Il retoucha l'œuvre de son fils, la mit au goût du jour, tout en lui laissant la naïveté de certaines phrases entantines qui ont fait, au reste, tout leur succès.

Donc, selon M. Marty-Laveaux, le *Petit Poucet*, *Riquet à la Houppe*, *Barbe Bleue*, *Cendrillon* sont, non de Perrault, mais de son fils, qui mourut en 1700, trois ans après la publication de ces contes.

Boireau veut marier son fils, mais celui-ci ne paraît nullement enchanté de la proposition.

— Enfin, dit Boireau pour le convaincre, qu'as-tu à craindre du mariage, ce n'est pas la mer à boire, va!

Boireau fils, pitoyablement: «Non, mais le plus souvent c'est la belle-mère à avaler!»

Sur la plage. — Pas mal, n'est-ce pas, la petite Mme de K...? — Pas mal, en effet... Elle a ce qu'on appelle la beauté du diable.

«Je me suis laissé dire, en effet, que son ménage est un enfer!»

L'eau d'Arbita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

«L'eau d'Arbita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.»

«L'eau d'Arbita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.»

«L'eau d'Arbita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.»